

*Polina Supulina*



# PICASSO,

## L'EXTENSION PERMANENTE DU DOMAINE DE L'ART

De l'artiste le plus célèbre du XX<sup>e</sup> siècle, on croit avoir tout vu et tout savoir de ses femmes, ses enfants et son Minotaure, entre guitares, chèvres, cirques et corridas. Il n'est rien. À sa mort en 1973, à plus de quatre-vingt-onze ans, « Picasso a quitté plusieurs planètes après les avoir équipées et réchauffées à ras bord », écrit René Char<sup>1</sup>. Cet été, quatre expositions complémentaires les révèlent.

PAR PASCALE LISMONDE

### *Picasso. Sculptures*

MUSÉE NATIONAL PICASSO, PARIS. DU 8 MARS AU 28 AOÛT 2016

### *Picasso et les arts & traditions populaires.*

« *Un génie sans piédestal* »

MUCEM, MARSEILLE. DU 27 AVRIL AU 29 AOÛT 2016

### *Picasso au musée Soulages*

MUSÉE SOULAGES, RODEZ. DU 11 JUIN AU 25 SEPTEMBRE 2016

### *Picasso. L'œuvre ultime, hommage à Jacqueline*

FONDATION PIERRE GIANADDA, MARTIGNY (SUISSE)

DU 18 JUIN AU 20 NOVEMBRE 2016

Au musée Picasso de Paris, ses sculptures, l'œuvre d'une vie – des prêts exceptionnels du monde entier déclinent ses variations multiples entre bois, bronzes, plâtres ou tôles peintes ; à Marseille, au MuCEM, son exploration des arts et traditions populaires – gravure, tissage, céramique, orfèvrerie, assemblages – renouvelés par ce « génie sans piédestal ». À Rodez, en son nouveau musée, Pierre Soulages montre un Picasso intime, œuvres et photos de travail ou de famille, grand vivant dont il admire tant « la liberté fantastique et la manière unique de bazarder les conventions »<sup>2</sup>. Enfin, la fondation Gianadda à

Martigny dévoile « l'œuvre ultime », ce foisonnement de création frénétique des vingt dernières années de sa vie avec Jacqueline, sa seconde épouse. « Est-ce sa faute, écrit Prévert, si Picasso, comme le roi Midas, transforme tout ce qu'il signe en or ? »<sup>3</sup> Et les foules d'accourir, justement fascinées.

## Picasso, la fureur et l'amour

Telles les cornes noires d'un taureau – « un de ses éditeurs craignait qu'il n'en transperce le papier », raconte Jean Lacouture –, son regard hypnotique traverse l'épaisseur du réel, jauge un volume, la résistance d'un bois ou d'une tôle, diagnostique un état de santé et fouille tout objet ou sujet jusqu'à l'os, jusqu'à l'âme. « L'œil gauche est l'œil

*Jacqueline assise avec son chat.*  
1964, huile sur toile, 195 x 130 cm.  
Collection particulière.

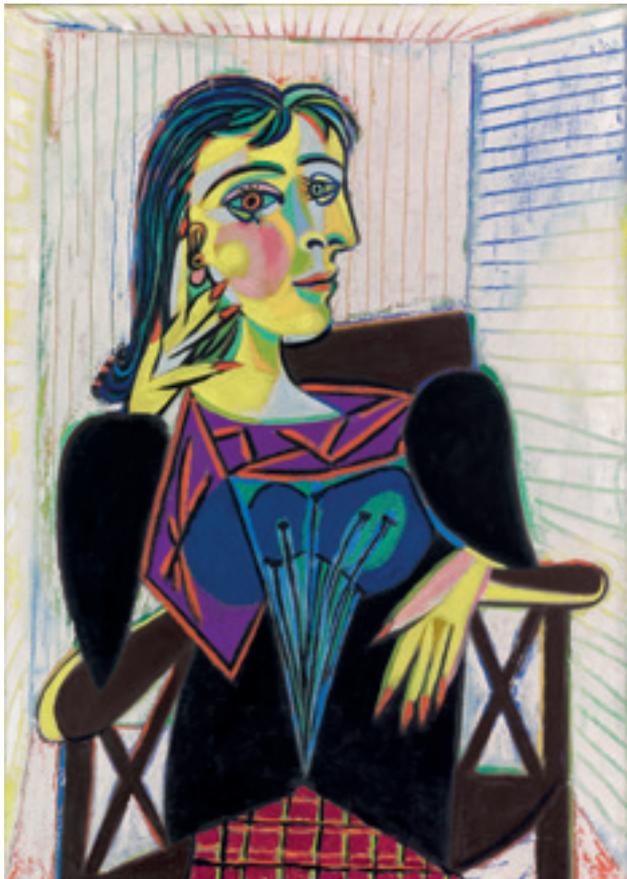
du métier, l'œil droit un cercle rempli de noir... la nuit à côté du jour. C'est la vie... »<sup>4</sup>, explicitait en 1973 René Char. Une vie qui déborde de toutes parts car Picasso capte, happe, avale à grandes gorgées ce qui passe à sa portée. L'*hubris* incarnée, cette démesure qu'il porte en tout. « Peu d'artistes auront souffert, fait souffrir et jubilé autant que lui... Picasso, c'est le désir contre le pouvoir, désir qui toujours prévaut et prévaudra chez ce meurtrier admirable ; car il porte conjoints la fureur et l'amour. »<sup>1</sup>

D'abord la fureur d'un Espagnol de vingt ans qui débarque à Paris, l'effervescente capitale du XX<sup>e</sup> siècle naissant. Un appétit boulimique, les grandes rencontres le stimulent – Apollinaire, Max Jacob, André Salmon. Et de dévorer peu à peu toutes les règles de l'art pour créer les siennes – en les renouvelant, car jamais ce hors-la-loi ne s'enfermera dans un style ou dans une seule expression plastique. Il dessine, peint, sculpte la terre, le bois, des galets, le fer, la tôle, le bronze, et il repeint certaines sculptures, il assemble les objets les plus hétéroclites – d'un guidon et d'une selle, il fait une *Tête de taureau*, célébrissime, ou d'une petite voiture de son fils, une *Tête*

*de guenon* (1951) (a)... Un moule à gâteau, des chaussures s'ajoutent au plâtre de sa *Petite fille sautant à la corde* (1950) (a). Et il grave, compose des eaux-fortes, cuit des céramiques – splendides tanagras –, crée des coiffes, des jouets, des affiches, travaille le textile, la linogravure, l'orfèvrerie (b). Et par moments, il va se ressourcer auprès des grands, ces maîtres du passé dont il explore régulièrement les secrets, pour les réinterpréter à sa manière : le Greco, Vélasquez et Goya, Rembrandt, Ingres, Delacroix ou Manet (d). Pour lui, en art, il n'y a ni passé ni avenir, seul compte le présent, et si ce présent ne tient pas, inutile de s'y attarder. Ainsi, ces quatre expositions font voir comme jamais combien Picasso cherche en permanence à étendre le domaine de l'art<sup>5</sup>. Par lui et autour de lui, tout fait art, et il transforme tout en art, jusqu'aux matériaux de rebuts. Solide Terrien mû par un rapport sensuel au monde, capable de gestes d'une extrême sensibilité, il lui faut toucher, palper, pétrir, modeler, façonner. Alors que l'abstraction fait de nouveaux adeptes autour d'elle, Picasso déclare sa fidélité au réalisme natal : « Je suis espagnol, donc réaliste. » Mais « il faut avoir vu l'artiste, au demeurant plein d'effroi, faucher de son épée dessinatrice ou coloriste le trop de réalité de ses modèles afin de nous indéméniser par l'offrande de leur essence. »<sup>1</sup> Car ce réalisme, il l'exacerbe et lui impose de telles torsions, distorsions et déformations que les frontières entre ces deux expressions sont parfois un peu floues. Et il franchit toutes les limites : l'œuvre de Picasso ? Plus de 70 000 pièces, affirme Laurent Lebon, directeur de son musée (créé à Paris en 1985 avec les œuvres de la dation à l'État). Quant aux archives, on dénombre quelque 200 000 documents. De quoi occuper chercheurs et historiens d'art pour un certain temps !

## La femme, moteur premier de la création picassienne

« Le désir qui toujours prévaut... » La fureur amoureuse, inextinguible jusqu'en son grand âge a projeté Picasso dans une vie hors du commun, modelée par d'impérieuses passions successives – au moins



*Portrait de Dora Maar. 1937, huile sur toile, 92 x 65 cm. Musée national Picasso, Paris.*

sept femmes vont partager sa longue vie, toutes aimées et vivant à jamais dans son œuvre, à la fois muses, catalysant l'une après l'autre (et parfois en même temps) son énergie tellurique pour donner naissance à de nouvelles expressions plastiques. Ses amours successifs scandent les étapes stylistiques de son parcours.

Ainsi, à Paris, Fernande, la première femme importante, apparaît au Bateau-Lavoir, en 1904, en même temps qu'Apollinaire, puis Leo et Gertrude Stein. La palette de Picasso délaisse le bleu de la mélancolie et se charge peu à peu de rose; puis il découvre les sculptures ibériques et le musée de l'Homme et leur primitivisme triomphe dans ses *Demoiselles d'Avignon* (1907) (c) ou en son magistral *Portrait de Gertrude Stein* qui, selon Picasso, « finira par lui ressembler ». Avec Braque, il façonne alors les grandes ruptures du cubisme, analytique d'abord pour sa *Tête de femme (Fernande)* (1909) (a), puis il continue cette exploration vers un cubisme synthétique (b). Au musée Picasso, on peut voir la série de son *Verre d'absinthe* (1914) (a), six épreuves peintes de couleurs différentes, mêlées parfois de sable. Picasso leur a fixé de véritables cuillères en métal à fondre dans le bronze. Découvrant que « le bronze unifie tout », il se plaira par la suite à assembler en sculptures les matériaux hétéroclites comme en ses futures *Chèvre* (b) ou *Guenon et son petit* (b).

Cependant éclate la Première Guerre mondiale. Eva, la nouvelle femme aimée, meurt d'un cancer, ses amis Braque, Derain et Apollinaire sont mobilisés et envoyés au front. Blessé et trépané, le poète sera emporté en 1918 avec les millions de morts de la grippe espagnole qui ravage l'Europe. En 1917, la rencontre d'Olga, danseuse des Ballets russes, conduit Picasso à la fabrication de costumes et décors pour différents ballets mais avec elle, il retrouve aussi un temps la sérénité d'une peinture néo-classique et ingresque. Maître du trait depuis l'enfance, Picasso excelle en ce style. Il l'épouse, devient père d'un petit Paulo, sujet de choix pour cet artiste amateur de jeux facétieux avec ses enfants.

Mais dix ans plus tard, l'apparition soudaine d'une douce jeune fille blonde de dix-sept ans, Marie-Thérèse, va le faire surgir en joyeux Minotaure dans un grand collage. Et d'inspirer à Picasso de grands nus tordus et déliés, aux couleurs violentes, comme le *Grand nu au fauteuil rouge* (1929) (c), des scènes de corridas, des portraits dont il fait

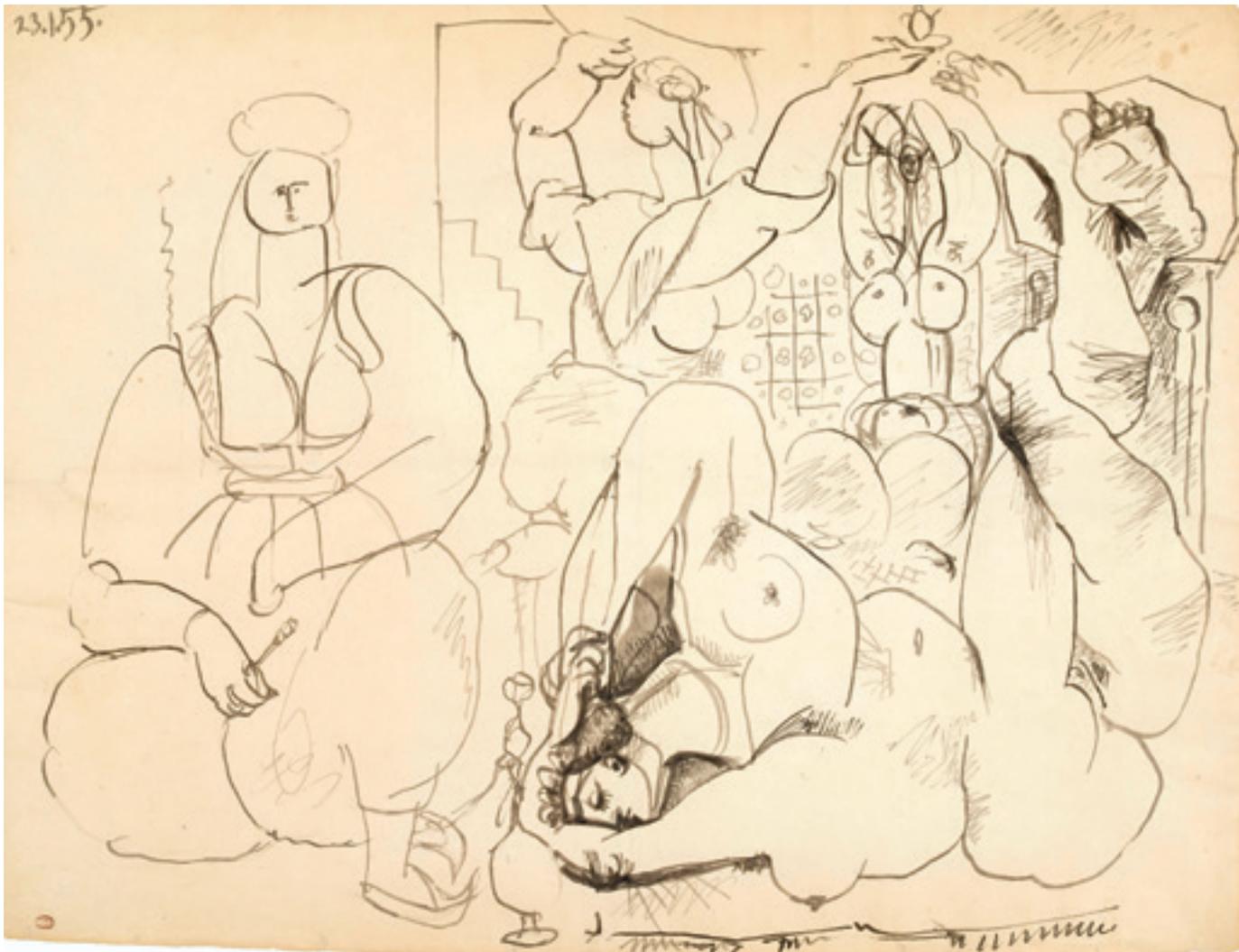


*Tête de taureau*. 1942, bronze, 42 × 41 × 15 cm.  
Collection particulière.

ses premières gravures. Et, en son nouvel atelier du château de Boisgeloup, Picasso multiplie les sculptures qu'elle lui inspire, grandes *Têtes de femme* (a) en plâtre, ou *Buste de femme* (1931) (a) d'un érotisme exacerbé. Jusqu'à 1935, où Marie-Thérèse met une fille au monde, Maya, et où Olga se sépare de Picasso.

Lequel rencontre alors Dora Maar, photographe engagée auprès des surréalistes. Alors qu'elle accompagne les premières céramiques de Picasso à Vallauris (b) commence la guerre d'Espagne. À partir de 1937, Dora Maar vit avec Picasso en son atelier des Grands-Augustins et le photographie en train de peindre l'horreur de *Guernica bombardée* par les nazis. Il y séjourne durant toute la Seconde Guerre mondiale : Dora devient notamment *la Femme qui pleure* (c), devant les désastres qui s'accumulent. Picasso peint plusieurs portraits d'elle et sculpte aussi son portrait en plâtre : édité en bronze, il sera installé en 1959 dans un square de Saint-Germain-des-Prés, en hommage à Apollinaire, le comité Apollinaire ayant refusé tous les projets de Picasso pour célébrer l'inlassable découvreur des avant-gardes, dont le plus ambitieux, *la Femme au jardin* (1929) (a), sculpture en fer soudé. En hommage à son ami Max Jacob, déporté et mort à Drancy, Picasso compose aussi et fait jouer *le Désir attrapé par la queue*.

À la fin de la guerre, Picasso est toujours



Étude pour « Les Femmes d'Alger » d'après Delacroix. 1955, plume et encre de Chine sur papier vélin Whatman, 42,5 x 55,2 cm. Musée national Picasso, Paris.

espagnol, l'État français lui ayant refusé la nationalité française en 1942. Il entre au PCF en octobre 1945 et demande à rencontrer le jeune Pierre Daix, car il rentrait du camp de Mauthausen, pour avoir son avis sur sa toile *Le Charnier*, hommage aux Espagnols morts pour la France. Un temps artiste engagé auprès du Parti, Picasso peint des portraits de Thorez et même de Staline, offre sa *Colombe* à Aragon pour l'affiche du Congrès de la Paix en 1949, et reçoit par deux fois le Prix Lénine. Il peint aussi le *Massacre de Corée* (1951) et, en 1952, commence la saisissante évocation de *la Guerre et de la Paix* dans une chapelle désaffectée de Vallauris. Mais après l'invasion de la Hongrie par les Russes, en 1956, Picasso prendra de sérieuses distances avec le Parti. Fin 1945, il a aussi entamé une nouvelle liaison avec Françoise Gilot, elle-même jeune artiste qui lui donne deux enfants, Claude (1947) et Paloma (1949) : bel ensemble *dessinant* sur une huile de 1954 (c). Elle lui inspire à son tour de très nombreux portraits (c), et une séquence de

vie heureuse à Antibes où Picasso obtient de décorer une salle du château dans une grande fresque dont il fait un hymne à la Méditerranée, belle Arcadie qu'il peuple de faunes, de centaures et de bacchantes. Des motifs qui lui sont chers, dont il continue d'orne les céramiques qu'il commence à créer à Vallauris à la poterie Ramié (b). Mais Françoise quitte le maître pour d'autres amours.

## L'œuvre ultime dans une frénésie de création

C'est dans cette même poterie qu'au printemps 1953, Picasso va s'éprendre follement de Jacqueline Roque qu'il voit surgir telle l'incarnation de l'une des *Femmes d'Alger* de Delacroix. Il a plus de soixante et onze ans, elle vingt-sept. Des yeux noirs immenses, un port de reine égyptienne ou de fière Andalouse. Passion ultime, qui déchaîne l'incroyable production du

maître sur les vingt ans de leur vie commune. D'autant plus que d'autres aventures l'attendent : le film *Le Mystère Picasso* (1955) réalisé par Henri-Georges Clouzot, une apparition dans le *Testament d'Orphée* que l'ami Cocteau tourne aux Baux-de-Provence, mais aussi la réalisation de grands panneaux décoratifs pour l'UNESCO sur la Chute d'Icare en 1958. Le couple Jacqueline et Pablo est méditerranéen. Après leur grandiose villa, *La Californie* à Cannes, le couple s'installe au château de Vauvenargues, au pied de la Sainte-Victoire, qu'après leur mariage en 1961, Picasso complète par le mas de Notre-Dame-de-Vie. Des demeures où tout s'amoncelle et se chevauche (c). Pour Brassai, appelé pour photographier les cabinets de curiosités de Picasso, « y pénétrer mettait les nerfs à vif ». De plus, malgré les grandes expositions à New York ou à Madrid, la création de son musée à Barcelone et la grande exposition organisée par Jean Leymarie en 1966 à Paris, avec inauguration de Malraux, bien des créations picassiennes restèrent longtemps ignorées. Au point qu'après sa mort, quand il fallut conduire un inventaire fort laborieux pour établir sa succession, au lieu des trois mois prévus, l'opération dura trois ans.

« Jacqueline, qui a le don de devenir peintre »<sup>6</sup>, lui inspire des portraits par centaines – comme le montre l'exposition à la fondation Gianadda – et selon tous les styles picassiens, mais aussi un retour aux maîtres, en variations multiples sur *les Ménines*, *l'Olympia* ou *le Déjeuner sur l'herbe*, *le Bain turc*, *l'Enlèvement des Sabines* de Poussin puis David, et encore des séries sur le *Peintre et son modèle* (d) mais aussi des sculptures en tôles peintes, ses 347 gravures dans l'atelier de Mougins sur ses thèmes de prédilection, cirque, corridas, et scènes érotiques. Et enfin, bouquet final, comme un suprême hommage à la dernière femme aimée qui les résume toutes, ses variations sur *le Couple*,



*Claude dessinant, Françoise et Paloma.*  
1954, huile sur toile, 116 x 89 cm.  
Musée national Picasso, Paris.

*l'Étreinte* (d). Décidément, la peinture aura fait de lui ce qu'elle veut<sup>7</sup>. Pour ses derniers autoportraits, en sa quatre-vingt-douzième année, Picasso peut enfin regarder sa mort en face. « Il me semble que j'ai touché quelque chose », dit-il à Pierre Daix, qui comprit qu'il ne le reverrait plus. « Le terrible œil avait cessé d'être solaire pour se rapprocher plus encore de nous »<sup>4</sup>, peut alors avancer René Char. ■

**Pour toutes les œuvres reproduites, © Succession Picasso 2016.**

**Les références (a) (b) (c) (d) se rapportent aux œuvres de chaque exposition :**

[a] *Picasso. Sculptures* au musée Picasso-Paris ; [b] MuCEM, Marseille ; [c] Musée Soulages, Rodez ; [d] Fondation Gianadda, Martigny

#### NOTES

**1.** René Char, *Mille Planches de salut* dans *Alliés substantiels* ; **2.** Soulages, *Picasso*, Gallimard, 2016, catalogue de l'exposition en son musée, qu'il dédie à son ami Pierre Daix décédé en novembre 2014 ; **3.** Jacques Prévert, *Picasso*, Ramsay, 1981 ; **4.** René Char, *Picasso dans les vents étiésiens*, catalogue de l'exposition au Palais des Papes, 1973 ; **5.** Émilie Bouvard, *Picasso*, Gallimard ; **6.** Cité par Pépita Dupont, *La Vérité sur Jacqueline et Pablo Picasso*, Cherche midi, 2007 ; **7.** Confidences ultimes de Picasso à Pierre Daix, *Dictionnaire Picasso*.